

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

R488026

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

MAZ — MIC.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N^o. 16.

B488026

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

REDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)

TOME VINGT-HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE CLÉRY, N^o. 13.

—
1821.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT - HUITIÈME VOLUME.

MM.

MM.

A. B—T. BEUCHOT.
A. R—T. ABEL-RÉMUSAT.
A—T. H. AUDIFFRET.
B—ND. BERTRAND.
B—P. BEAUCHAMP.
B—SS. BOISSONADE.
B—U. DE BEAULIEU.
C—AU. CATTEAU-CALLEVILLE.
C—L. DE CHOISEUL-D'AILLECQURT.
C. M. P. PILLET.
C. T—Y. COQUEBERT DE TAIZY.
C—V—R. CUVIER.
D—G. DEPPING.
D—G—S. DESCENETTES.
D—IS. DUPLESSIS (Adolphe).
D—L—E. DELAMBRE.
D—S. DESPORTES-BOSCHERON.
D—U. DUVAU.
D—Z—S. DEZOS DE LA ROQUETTE.
E—C. D—D. ÉMERIC-DAVID.
E—S. EYRIÈS.
F—A. DE FORTIA-D'URBAN.
F—D—R. FRIEDLANDER.
F—T. FOISSET aîné.
G—CE. GENCE.
G—T—R. GAUTIER.
G—Y. GLEY.
H—T. HUMBERT.
L. LEFEBVRE-CAUCHY.
L—B—E. LABOUDERIE.
L—F—E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.

L. R—E. LA RENAUDIÈRE.
L—S—E. LASALLE.
L—U. LÉDRU.
M. B—N. MALTE-BRUN.
M—D j. MICHAUD jeune.
M—É. MONMERQUÉ.
M—N—D. MONOD.
M—ON. MARRON.
N—O. NICOLO-POULO.
O—R. OESNER.
P—C—T. PICOT.
P—E. PONCE.
P. et L. PERCY et LAURENT.
P—S. PÉRIÈS.
Q. Q. QUATREMÈRE DE QUINCY.
R—D. REINAUD.
R—D—N. RENAULDIN.
R—M—D. G. M. RAYMOND.
R. R. RAOUL-ROCHETTE.
S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACY.
SI—D. SICARD.
S. M—N. SAINT-MARTIN.
S—R. STAFFER.
S. S—I. SIMONDE SISMONDI.
S—V—S. DE SEVELINGES.
S—Y. DE SALABERRY.
T—D. TABARAUD.
U—I. USTÉRI.
V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
W—S. WEISS.
Z. ANONYME.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

hommes courageux formèrent, dans une entrevue nocturne (nov. 1307), le plan de leur périlleuse entreprise. Ils se promirent par serment de sacrifier leur vie et de ne jamais s'abandonner : ils ne devaient parler et agir que pour la délivrance de tout leur pays, mettant de côté tout intérêt particulier. Chacun dans son canton s'engageait à défendre la cause du peuple, et, en prenant conseil des communes, à le remettre, au péril de sa vie, en possession de ses privilèges et de ses franchises. Les associés ne devaient faire aucun tort au comte de Habsbourg, dans ses biens et ses droits, ni se séparer du Saint-Empire, ni contester aux abbayes et aux seigneurs ce qui leur était dû. Ils devaient éviter, autant qu'il serait possible, de répandre le sang des gouverneurs, de leurs familles et de leurs officiers ; leur seul désir étant de s'assurer à eux-mêmes, et de transmettre à leur postérité la liberté qu'ils avaient héritée de leurs pères. Ce serment fut répété par tous, au nom de Dieu et des Saints, en levant les mains au ciel, avec un cœur rempli d'espérance et de confiance, et un entier dévouement à la patrie. On se promit un secret inviolable et une conduite circonspecte, jusqu'à ce que le moment d'agir fût arrivé. L'aventure de Guillaume Tell hâta l'exécution des mesures prises en commun (V. TELL). U—1.

MÉLÉAGRE, poète grec, fut l'éditeur de la première Anthologie connue. On ne peut pas fixer avec exactitude l'époque où il florissait : les uns le placent sous Démétrius II Nicator (olymp. 158) ; les autres sous Seleucus VI (olymp. 170). Ces opinions peuvent se concilier, puisque, d'après son propre témoignage, il parvint à un âge avan-

cé (1). Un critique habile (2) a essayé de le rajeunir de plus d'un siècle, et d'en faire un contemporain d'Auguste ; il se fonde sur une épigramme que Mélagre semblerait avoir imitée de Straton : mais pourquoi celui-ci ne serait-il pas l'imitateur ? Son silence sur Philodème, son compatriote, qui florissait dans la 180^e. olympiade, et dont plusieurs morceaux auraient convenu à son Anthologie, semble prouver que Mélagre vivait avant lui, et au moins cent ans avant J.-C. Le nom de son père était Eucrate, d'où l'on peut conclure qu'il était d'une famille grecque, quoiqu'il se qualifie de *Syrien*, et qu'il plaisante sur sa connaissance des langues syrienne et phénicienne (*Epig.* 126). Elevé à Tyr, il paraît avoir cherché un asile dans l'Asie mineure, pendant les longs troubles de la Syrie ; c'est de lui-même que nous savons qu'il passa ses vieux jours à Cos. Mais le lieu précis de sa naissance a été le sujet de quelques discussions. « *Atthis*, dans » le territoire de *Gadara*, en Syrie, » est mon lieu natal : » tel est le sens littéral, et généralement adopté du passage où il indique cette circonstance de sa vie (*Epig.* 127). Maintenant cette *Gadara* est-elle celle que Strabon place entre Joppé et Ascalon, la Gazara de Josèphe, ou bien la ville plus fameuse et plus considérable au-delà du Jourdain, dans la Décapole ? Les savants sont d'accord en faveur de cette dernière (3) ; ils lui attribuent même l'honneur d'avoir été la patrie de plusieurs autres hommes de lettres, Philodème, auteur d'un ouvrage sur la musique,

(1) Reiske, *Notit. poet. Anthol.*, p. 131; Manso, dans son édition de Mélagre, p. 157; Jacobs, *Antholog.*, prolegom. XXXIX.

(2) Schneider, *Peric. crit.*, p. 65.

(3) Casaubon, *Nota in Strab.*, l. XVI.

et Menippe, philosophe cynique. On trouvait tout simple qu'un village nommé *Atthis* ne fût nommé par aucun autre écrivain; mais un savant italien a mis en avant une conjecture qui a trouvé des partisans. *Atthis*, dit-il, est une expression figurée, qui désigne l'atticisme des habitants de Gadara. Le passage de Méléagre peut donc être rendu ainsi : « Gadara, cette autre Athènes, en » Syrië, m'a donné le jour (1), » Ce que cette interprétation semblerait avoir d'affecté, serait justifié par d'autres traits un peu alambiqués du même genre, qu'offrent les écrits de Méléagre. Quelque ingénieuse que soit cette hypothèse, nous nous permettrons de la juger superflue jusqu'à ce qu'on nous ait prouvé qu'il ne pouvait pas exister une bourgade nommée *Atthis*, dans le territoire de Gadara, comme il existait une ville *Atthis* sur l'Euphrate, et un lieu *Atticum* près de Cyrène. Attendons qu'on ait publié les nombreux manuscrits de Philodème, qui déjà sont *déroulés*; et peut-être ce compatriote de Méléagre nous expliquera l'énigme. Il est plus important de remarquer cette foule de littérateurs que la Syrie *grécisée* fournissait, et qui pour la plupart avaient été élevés à Tyr, ville où, sous les Seleucides, l'esprit des lettres et des bonnes études paraît avoir trouvé un asile à l'ombre d'une liberté imparfaite et précaire. Après avoir retracé ce qu'on sait sur la vie de Méléagre, nous allons le considérer d'abord, comme éliteur de la première Anthologie ou Recueil de poésies fugitives, et ensuite comme auteur lui-même d'un certain nombre de poésies.

(1) Rosini, *Herculanensium*, vol. 1; Prolegom. in Philod. IV et V; Jacobs, *Catolog. poet.*, p. 916.

sies. Il donne à son recueil de Pièces fugitives, choisies dans quarante-six auteurs anciens et récents (1), le titre à-la-fois simple et élégant, de *Στεφανος*, la *Guirlande*. Il compare chaque poète à une fleur ou à un fruit; et nous lisons encore, avec de profonds regrets, la préface poétique où il énumère tous ces trésors probablement perdus pour nous. En voici quelques passages que nous avons essayé de traduire :

Muse, pour qui cette aimable guirlande.
 Ces fleurs du Pindé et ces fruits d'Helicon ?
 A Dioclès dédiions cette offrande;
 De Méléagre il t'aurait ce don,
 De non amour éternel témoignage.
 Va Muse, va, porte-lui ton hommage,
 Et nomme lui tes immortelles fleurs.
Mytis, *Anyte*, avancez jeunes sœurs,
 Humble muguet, jouquille à peine éclosé !
 Lis virginal, *Erinne*, éclate au loin;
 Chez toi, *Sappho*, je cueillis avec soin
 Peu de boutons, mais des boutons de rose.

 Parmi ces fleurs paraît *Anacréon*;
 C'est de Bacchus la grappe purpurine
 Que de nectar arrosent tous les dieux.
 Jeune palmier des monts de Palestine,
Antipater s'élève vers les cieux,
 Faut-il armer la rose d'une épine ?
 Tu la fournis, *Archiloque* fougueux.

 L'épi doré, c'est l'honneur *Bucchylide*;
 Aux champs du Pindé il en fit des moissons.
 Viens, viens aussi, modeste *Léonide*,
 Et de ton lierre enlace mes festons. . . .

Méléagre ne paraît pas avoir manqué de goût pour choisir dans le riche parterre où il pouvait cueillir. Toute la littérature des beaux siècles de la Grèce était encore à sa disposition; et quoiqu'il semble avoir favorisé quelques poètes de sa province, quoiqu'il se soit probablement borné à recueillir les pièces écrites en mètre

(1) Voici les noms de tous : Anyte, Myro, Sappho, Mélanippe, Simonide, Nossis, Rhianus, Erinne, Alcée, Samillo, Léonidas, Menasalos, Pamphile, Panceratis, Tymonès, Nicias, Euphrasie, Damagète, Callimaque, Euphorion, Hegesippe, Persée, Diotime, Menecrate, Nicenète, Phaeonius, Simmias, Parthenis, Bucchylide, Anacreon, Anthimus, Archiloque, Alexandre l'Étolien, Polyclétus, Polystrate, Antipater, Posidippe, Hédyle, Sicolidès, Platon le grand, Aratus, Chérémon, Phédime, Antagoras, Théodoride et Phanias. Cette nomenclature est fautive et incomplète dans Fabricius, *Biblioth. græca*, édition de Harles, tom. IV, p. 420. H—7.

élégiaque et qualifiées d'*épigrammes*; la perte de sa *Guirlande* est vivement sentie par tous ceux qui savent combien le génie d'une nation, ses mœurs, ses usages se font connaître dans tous les divers genres qu'embrasse la poésie fugitive. Dès l'aurore de leur civilisation, les Grecs avaient aimé les inscriptions en vers; le mètre élégiaque avait été approprié à l'inscription, à l'*épigramme* dans le sens primitif du mot; et comme ce mètre se plie à toute sorte de matières, on l'employa tantôt à consacrer le nom d'un héros, à honorer une grande action, tantôt à exprimer un sentiment tendre, à peindre rapidement une sensation agréable: on écrivit, dans ce genre de vers, de petites élégies, de petites idylles, des *madrigaux* et des *bouquets à Iris*, des sentences et de petits poèmes historiques; toutes ces pièces conservèrent le nom général d'*épigramme*, nom dont le sens devint aussi vague, sous le rapport du contenu, que celui de *sonnet* en italien. Plus tard, lorsque, sous la domination romaine, les Grecs asservis n'eurent plus ni les moyens, ni l'occasion d'encourager les grands ouvrages poétiques, lorsque toutes les muses épiques et dramatiques se firent tues, cette poésie, dite *épigrammatique*, et que nous devons plutôt qualifier de fugitive, survécut à la haute littérature: ce qui avait été l'amusement de la Grèce florissante, devint l'unique travail littéraire de la Grèce dégénérée. Tout le monde faisait des *épigrammes*, c'est-à-dire, de petits vers d'occasion et de société. Les Romains, devenus une nation frivole et esclave, adoptèrent cette mode de leurs vassaux grecs, comme ils en avaient adopté la langue; les sénateurs, les princes, les empereurs même, par tou et par désœuvre-

ment, augmentèrent l'énorme masse des pièces fugitives grecques. Les *Anthologies* qui servaient de dépôt à ces productions légères, durent donc se renouveler comme le parterre d'un jardin; si leur nombre n'a pas égalé celui de nos almanachs des Muses, c'est l'absence de l'imprimerie, qui seule en est la cause. Après nous être ainsi placés dans le vrai point de vue, il nous sera facile de sentir que la critique et l'érudition ne pourront jamais deviner au juste le nombre, la forme et le contenu de ces recueils, toujours reproduits et toujours modifiés. Reiske et d'autres ont paru croire que Méléagre avait divisé son recueil en deux parties, l'une consacrée aux pièces licencieuses, l'autre aux morceaux sérieux et gracieux. On pensait que Straton avait ensuite donné une édition augmentée de la première partie; mais il paraît bien démontré par M. Wyttenbach (1), que le recueil de Straton est différent de celui de Méléagre. Celui-ci avait de son côté admis indistinctement des pièces licencieuses et décentes: mais le seul ordre qu'il avait établi, se bornait à faire suivre les épigrammes d'après les lettres initiales du premier vers, comme M. Jacobs l'a le premier démontré, et non pas d'après les lettres initiales des auteurs, comme Saumaise l'avait cru. On sait que, cent cinquante ans après J.-C., un poète, nommé Philippe, de Thessalonique, publia une nouvelle Anthologie, dans laquelle il rassembla les pièces fugitives postérieures au siècle de Méléagre: on sait que, sous le règne de Justinien, Agathias réunit dans un recueil les mauvais vers de ses

(1) *Bibliotheca critica Amstelod.*, t. 1, p. 11, p. 28.

contemporains ; que dans le dixième siècle Constantin Cephalas fit un extrait méthodique des trois recueils qu'on vient de nommer, et qu'enfin, au quatorzième siècle, le moine Maxime Planudes, abrégé sans choix et presque sans but l'Anthologie de Cephalas, heureusement retrouvée dans la bibliothèque de Heidelberg. De plus longs détails sur le sort de ces Anthologies seraient étrangers à cet article. Il en est de même des doctes travaux des Saumaise, des Reiske, des Brunck, pour publier et pour éclaircir ces restes de la poésie fugitive des Grecs. Nous renverrons le lecteur aux articles de ces trois grands hellénistes ; mais nous devons payer un tribut d'éloge à M. Jacobs, dont l'édition de l'Anthologie a laissé peu de choses à glaner à ceux qui suivront ses traces. Passons aux poésies propres de Méléagre : elles nous ont été conservées en assez grand nombre, puisque 131 pièces portent le nom de ce poète, tandis que nous en avons à peine 80, sous celui d'Anacréon. Ce sont des bagatelles écrites avec esprit, avec chaleur, versifiées avec élégance, mais qui, pour la variété et le charme des idées et des images, n'approchent point de celles du chantre de Bathylle ni de celui de Lesbie. L'Amour, les Grâces et Vénus y fatiguent, par leur présence éternelle : par malheur, les pièces les plus originales ont l'inconvénient de se rapporter à une passion que nos mœurs repoussent avec horreur. La diction, remarquable par sa pureté autant que par l'heureuse audace des expressions, est quelquefois gâtée par de froids jeux de mots. On pourrait faire, dans ces poésies, un choix agréable ; et comme les cours de littérature les passent absolument

sous silence, le lecteur nous pardonnera de lui en donner une idée. L'*Épigramme* de Méléagre n'est souvent qu'une petite élégie ; en voici un exemple :

Les témoins d'amour.

Laine silencieuse,
Et toi, chère aux amants,
Lampe mystérieuse,
Témoins de nos serments !
Vous avez vu Silvie
Me jurer pour la vie
De partager mes feux.
A peine un mois s'envole,
Et, violant nos vœux,
Cette beauté frivole,
Par un nouveau serment,
Enchaîne un autre amant.
Et toi, lune inconstante,
Tu viens guider ses pas !
Et toi, lampe indulgente,
Tu la vois dans ses bras !

D'autres fois c'est un madrigal spirituel, mais qui roule trop souvent sur les mêmes idées. Voici une imitation de celui qui est généralement regardé comme le meilleur :

L'Amour nûs en vente.

Il faut le vendre ! et s'il se cache
Dans les bras même de Vénus,
Des bras de Vénus qu'on l'arrache !
Il faut le vendre. En vain, sous des airs ingénus,
Il voile son ame perfide ;
En vain il baise un œil timide ;
Bientôt d'un trait cruel il va blesser nos cœurs.
Vendous-le. Vous, navigateurs,
Sur votre barque vagabonde,
Emportez cet enfant jusques au bout du monde ! . . .
Mais Zééophile pleure ! . . . Ah ! reste ; reste, Amour,
Et fixe entre nous deux à jamais ton séjour.

Nous risquerons encore la pièce suivante, qui paraît avoir fourni l'idée d'une des élégies d'Ovide :

Les fleches d'Amour.

De cent beautés les divers charmes
Subjuguent à-la-fois mon trop facile cœur :
Du teint d'Iris l'éclatante fraîcheur,
Ton doux sourire, Églé, Fanny, tes douces larmes,
Doris, ton petit pied ; Flore, tes blonds cheveux,
Pour l'Amour tout devient des armes,
Il n'a pas besoin d'arc pour me lancer ses feux.

L'idylle sur le Printemps a été traduite en beaux vers latins par le célèbre Grotius ; elle n'exprime, en phrases élégantes et fleuries, qu'une idée devenue depuis assez commune :

« Les bois, les fleurs, les oiseaux se » raniment ; faut-il que le poète seul » reste enchaîné par un triste silence ? » (1) Il existe plusieurs éditions de Méléagre. Celle de M. Mansu (*Μελαγρον τα σωζόμενα*, Iena, 1789), et celle de M. Græfe (*Melagri Gadareni epigrammata*, Leipzig, 1811), sont les meilleures ; mais cette dernière a l'avantage d'un grand nombre de variantes extraites du manuscrit du Vatican. On les trouve aussi à la tête des *Analecta* de Brunck, et de l'*Anthologia* du savant et célèbre Jacobs, qui les accompagne d'un ample et excellent commentaire (2). Plusieurs savants critiques ont regardé notre poète comme identique avec *Méléagre le Cynique*, que les anciens donnent pour auteur de trois satires en prose : le *Banquet*, la *Dispute du pois et de la lentille*, et *Les Grâces*. M. Jacobs adopte cette opinion dans ses *Prolegomènes*, p. 37. Cette identité d'un poète élégant et d'un philosophe cynique semble choquer nos idées reçues ; mais il faut considérer que M. Jacobs, écrivant pour les savants, ne s'est pas cru obli-

gé de dire que les cyniques variaient beaucoup dans leurs mœurs et leurs manières de vivre ; tous n'affectaient pas la haine des beaux-arts, et quelques-uns sacrifiaient volontiers aux plaisirs. Le compatriote de Méléagre, le cynique Ménippe, écrivait des satires, prêtait à usure, et mourut de chagrin d'avoir perdu sa fortune. Notre poète dit expressément qu'il a rivalisé avec l'esprit piquant et gracieux de Ménippe (*Épig.* 127) ; et cette expression nous semble mettre hors de doute que l'auteur des épigrammes l'est également des trois ouvrages satirico-philosophiques, qu'on vient de citer, et qu'il a partagé avec Ménippe l'honneur d'avoir mis en vogue ce genre de littérature, où plus tard Lucien fit briller les dernières étincelles de l'esprit attique. M. B.-N.

MÉLÈCE (SAINT), patriarche d'Antioche, issu d'une des familles les plus distinguées de Mélitène dans la petite Arménie, avait reçu du ciel le germe de toutes les vertus qui, s'étant développées à mesure qu'il croissait en âge, le rendirent un des plus illustres évêques de l'Orient. A un grand fonds de piété, à des mœurs irréprochables, il joignait un caractère doux, modeste, affable. Toutes ces qualités réunies le firent élire, en 357, évêque de Sebaste, après la déposition d'Eustathe. Mais les intrigues des partisans de cet évêque lui suscitèrent tant de persécutions, qu'il renonça à un épiscopat contesté, pour se retirer à Bérée de Syrie. Il vivait parmi les solitaires qui peuplaient cette contrée lorsqu'il fut élevé en 361 sur le siège d'Antioche. Sa promotion fut l'ouvrage d'un concile nombreux d'évêques catholiques et ariens ; car il n'était pas rare alors de voir les uns et les autres siéger ensemble dans les mêmes

(1) Meineke fit imprimer séparément l'Idylle de Méléagre sur le *Printemps*, Göttingue, 1788, in-80. Cette même Idylle avait déjà paru dans l'édition princeps de l'*Anthologie*, Florence, 1497, in-40. : elle avait été réimprimée dans l'édition de H. Estienne, 1566, in-40. ; dans celle de Wechel, Francfort, 1600, in-fol., et ailleurs ; et cependant un Italien, Jean-Baptiste Zenobetti, croyait avoir découvert le premier ce fragment précieux de l'antiquité, et faire à la littérature un présent notable, sous ce titre : *Ver, Idyllium Meleagri, è cod. Vaticano msto. editum et illustratum*, Rome, 1759, in-40. L'erreur était grossière : les éditeurs du journal de Trévoux y furent cependant pris, comme on peut le voir dans le volume de janvier 1760, pag. 61 ; mais ils ne tardèrent pas à réparer cette erreur. H—T.

(2) Ceux qui désireront plus de détails sur ce poète doivent lire Fabricius, *Biblioth. græca*, édition de Harles, tom. IV ; les *Prolegomènes* de l'*Anthologia græca* de Jacobs ; Reiske, dans sa préface de l'*Anthologie* grecque ; Schneider, dans ses *Analect. critica*, fascic. I ; Chardon de la Rochette dans ses *Mélanges de critique* ; et Burette, *Mémoires* de l'acad. des inscrip., XIX. H—T.